Kaos

Ou l'atelier de François Maréchal

Maxime Préaud

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/estampe/1061>
DOI : 10.4000/estampe.1061
ISSN : 2680-4999

Éditeur

Comité national de l'estampe

Édition imprimée

Date de publication : 1 mars 2012
Pagination : 57-63
ISSN : 0029-4888

Référence électronique

Maxime Préaud, « Kaos », *Nouvelles de l'estampe* [En ligne], 238 | 2012, mis en ligne le 15 octobre 2019, consulté le 07 décembre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/estampe/1061> ; DOI : 10.4000/estampe.1061

La revue *Nouvelles de l'estampe* est mise à disposition selon les termes de la Creative Commons Attribution 4.0 International License.

KAOS OU L'ATELIER DE FRANÇOIS MARÉCHAL

Maxime Préaud

François Maréchal, né en 1938, s'est installé à Madrid (*corazón, corazón*) en 1963, après un rude passage par la guerre d'Algérie. Il y a fait sa vie et son œuvre. Si la peinture y joue un grand rôle, il s'est beaucoup exprimé par l'estampe. On peut presque dire qu'il a introduit en Espagne la gravure en taille d'épargne, technique à laquelle il a été contraint de se former tout seul, n'ayant pas de maître à Madrid. Le plancher et les cloisons de son atelier sont recouverts d'alluvions déposées au cours d'une cinquantaine d'années d'intense activité. Et il n'envisage pas de cesser de travailler.

Je lui avais dit : « Ne rangez pas votre atelier pour ma visite ! » Il avait ri.

Nous sommes le jeudi 22 septembre 2011. Au 72 de la calle Vallehermoso à Madrid, au premier étage d'un petit immeuble sans caractère particulier, juste au-dessus du bar Luga qui fait l'angle, tenu par deux petits vieux (bien plus vieux que moi), où j'ai pris un descafeinado en attendant l'heure convenue, j'appuie sur la sonnette devant une porte en bois tout à fait ordinaire.

François Maréchal appelle ce lieu (qui est en fait un petit trois-pièces cuisine entièrement transformé en atelier) « Kaos », le chaos : avertissement surtout destiné aux intrus, car on connaît le mot : « Ça a l'air mal rangé, comme ça, mais moi je m'y retrouve toujours. » Et de démontrer presque immédiatement que ce n'est pas tout à fait vrai... Tout de même, on y pénètre avec difficulté, en crabe, et en rentrant le ventre. J'en connais qui n'y pourraient pas accéder, ou qu'il faudrait faire passer par la fenêtre comme un piano. François Maréchal, qui est de taille moyenne, a su rester assez mince pour se faufiler d'une pièce à l'autre entre les rayonnages de bibliothèque surchargés de livres (regroupés par genre : documentation sur la gravure, Japon, Chine, *erotica*, etc.) et tenant parfois lieu de cimaises.

Passé la porte d'entrée, on suit à droite un petit couloir qui ouvre dans une petite pièce rectangulaire avec une fenêtre à gauche donnant sur la rue Vallehermoso, que j'appellerai la pièce numéro un.

François Maréchal pratique toutes les techniques de l'estampe traditionnelle, sauf la sérigraphie, ce dont témoigne le volumineux catalogue de son œuvre gravé, qui pourtant s'arrête à 1994¹ et compte déjà 1 380 numéros, dont ont été exclues quelques œuvres des débuts ainsi que « les travaux expérimentaux et les œuvres abstraites des années 1967-1970 ».

1. Maréchal : grabador / graveur : obra gráfica / l'œuvre gravé : 1967-1994, Madrid, Fr. Maréchal, 1994, 585 p., ill., couv. ill. (en castillan et en français. Bibliogr. p. 582-585).

III. 1. François Maréchal et sa collection de burins. Photo M. Préaud.

C'est pourquoi au fil des ans, au fil du bois pourrais-je dire, il a développé une passion pour les outils. Dans une grande boîte, en bois qu'il ouvre devant moi, est couchée une impressionnante panoplie. De même y a-t-il le long du mur de la première pièce un meuble à tiroirs bourrés d'instruments. Certains sont anciens, certains

devenus introuvables. D'aucuns lui servent encore, mais ne lui sont-ils plus utiles qu'il ne peut davantage s'en séparer. Et il y en a de bizarres, comme ces espèces de griffes pour graver les partitions musicales, et d'autres qu'il invente, ou qu'il détourne de leur première destination, telles ces étrilles pour chevaux qui lui servent à écorcher le bois. Dans une boîte en métal gris sont rangés des burins de toute sorte, qu'il utilise de longtemps et qu'il a individualisés, chacun ayant sa spécificité, en les baptisant du nom d'un artiste : ainsi y en a-t-il un qui s'appelle Albrecht Dürer, un autre Lucas de Leyde, et puis il y a Cranach, Rembrandt, etc. D'un étui noir en imitation cuir, au milieu d'un empilement de boîtes à outils, il extrait cérémonieusement – comme s'il s'apprêtait à un tragique seppuku – des lames japonaises pour la gravure sur bois, des burins, des échoppes, des ongles pour le bois, des pointes, des roulettes et des berceaux pour la taille-douce.

Au-dessus du passage par où l'on est entré dans la pièce numéro un est accrochée une encre de Chine (des lotus et des têtards) du pinceau de celui qu'il considère comme son maître en peinture chinoise, Li Chi-Pang². Sur le mur de gauche, on remarque d'abord *In seculi seculorum*, une grande taille d'épargne gravée dans du PVC sur le thème du bien et du mal, datant de 1999³ ; puis une vieille lithographie coloriée représentant l'Europe en 1870, deux dessins anciens dont une Bacchanale encadrés de baguettes dorées, entre lesquels est punaisé le poème rebattu de Kipling (« Tu seras un homme, mon fils... »), une boîte avec des papillons, une reproduction en héliogravure d'un burin de Dürer⁴ ; sur l'angle du mur, une estampe japonaise. Le tout au-dessus d'une quantité d'outils de bricolage entassés en « désordre » à côté de la machine à fax posée sur une étagère où sont rangées des planches de bois gravées.

Toujours sur le mur de gauche, au-delà de l'ouverture qui donne sur la pièce numéro deux, un grand paysage de Castille peint à l'huile et signé François Maréchal, exécuté vers 1970 ; au-dessus, des photos de détails d'architecture, une héliogravure de la *Pièce aux cent florins* venant de la Rembrandthuis, une petite copie peinte d'un tableau orientaliste, une peinture chinoise également signée de notre artiste, et une petite vitrine à compartiments contenant des bibelots chinois.

2. Luis García-Ochoa, Manuel Alcorlo, Li-Chi Pang, Marc Hallain et François Maréchal, *François Maréchal : Encres / Tintas / Inks*, Madrid, L'auteur, 2003, 30,5 cm, 225 p., ill. en n. et en coul.

3. Pierre Séjournant et François Maréchal, *François Maréchal : Grabados (Colección del autor)*, Fuendetodos, 2003, p. 59 (catalogue d'exposition à Fuendetodos, province de Saragosse, Espagne).

4. Meder, 81, *Groupe de soldats et cavalier turc*.

III. 2. François Maréchal, *Portrait*, BnF, département des Estampes et de la Photographie, Dg-1 Boîte fol.

Il est allé en Chine en 1999, pendant un mois, mais il a fait les peintures auparavant, inspiré par une exposition du peintre Huang Zhou vue au musée Cernuschi⁵. Et dans les magasins du Printemps, il y avait eu une manifestation où l'on faisait des démonstrations de peinture chinoise, dont il apprend les rudiments à Paris avec la peintre Deanna Gao, avant de travailler à Madrid avec Li Chi-Pang.

Dans l'angle du mur, une encoignure porte des bocaux de verre contenant des pigments. Et sur le mur donnant sur la rue, on remarque en haut à gauche un *Autoportrait à la pipe* peint à l'huile en 1994, au-dessus de la fenêtre un masque chinois, et sur la droite un tableau peint à l'huile qui montre cette même pièce du côté de la fenêtre telle qu'elle se présentait à peu près dans les débuts de l'atelier, vers 1967, avant d'être encombrée comme à présent, avec l'établi à graver, lumière voilée par un calque.

Un peu plus bas à gauche, la reproduction, attendue, de *Melencolia I*. (On se rappelle qu'une des caractéristiques principales de cette estampe est l'accumulation d'objets – d'outils – qui est un des attributs de l'allégorie mélancolique⁶.) Et un cadre portant des petits squelettes mexicains, un autre chargé de papillons. Une vue de Prague gravée par un Hongrois, des photos de fleurs, le portrait d'un ouvrier londonien par une amie photographe.

Sur le mur de droite, en haut, un paysage de rochers peint à l'huile par François Maréchal et au-dessous, du même, une espèce d'abstraction genre Mathieu (Georges) d'une période pourtant rejetée par l'artiste lui-même, une figure féminine érotico-militaire par un peintre hongrois, deux « pierres de rêves »

5. Huang Zhou, *peintre et collectionneur en Chine, 19 septembre-17 décembre 1995, Musée Cernuschi... Paris* / [catalogue par Gilles Béguin], Paris, Paris musées, 1995, 72 p. dont 2 dépl., ill. en noir et en coul., couv. ill. ; 27 cm.

6. Maxime Préaud, « Objets de mélancolie », *Revue de la Bibliothèque Nationale*, n° 22 (Hiver 1986), p. 25-35.

III. 3. François Maréchal, *Le Grand Pouvoir*, BnF, département des Estampes et de la Photographie, Dg-1 Boîte Fol.

chinoises circulaires dans leur cadre de bois carré, un râtelier chargé de burins et d'outils divers où sont venues se mêler diverses cartes postales faisant voisiner Dürer, Rembrandt, Shikô Munakata (1903-1975), graveur en bois japonais que Maréchal considère comme son maître spirituel (il ne l'a jamais rencontré), nos amis Daniel Moret, Didier Manonviller et J.-P. Boucher (photographiés jeunes sur leur carte-adresse), Vélasquez, le Colleone à Venise. Au-dessus, un tableau représentant des guépards dans la savane, datant de 1994 (mais, bien qu'il soit un grand voyageur, Maréchal n'est jamais allé en Afrique). Devant, il y a une petite table, qui doit faire 30 x 40 cm, sur laquelle est posée une plaque de cuivre ; c'est là qu'il travaille, assis sur une chaise de cuisine en métal chromé et skaï rouge. C'est tout ce qu'il lui reste comme place.

Sur la droite, un grand meuble métallique

à tiroirs pour estampes et dessins, surchargé de livres de bibliophilie, d'un cabinet chinois et d'une étagère pleine de carnets de croquis, dessins, aquarelles, personnages saisis dans la rue, projets de gravures et d'illustrations – certains, plus finis, constituant des reportages a posteriori nourris de souvenirs de voyages. Sur le mur, un tableau peint à l'huile représentant une montagne dans les bleus, rappel d'un voyage en Corse par le train.

Devant le mur de droite, des étagères en métal supportent quantité de planches de bois et de plaques de cuivre gravées (même si une bonne partie des planches est dans l'atelier d'Aix-en-Provence, car il a aussi un atelier là-bas, où est sa presse Stanhope), et des boîtes à chaussures sont empilées, qui contiennent des DVD, des photographies, et des brosses métalliques, qui, reliées à un moteur, lui permettent d'obtenir certains effets sur ses planches de bois.

Sur le mur lui-même, dans un cadre doré, trône une épreuve un peu jaunie du portrait de Courcillon de Dangeau magnifiquement gravé au burin par Pierre Drevet⁷. À côté, un calendrier des Postes français de 1938 (François Maréchal est né le 9 septembre 1938) orné d'une image intitulée *Sous la pergola* signée J.-L. Beuzon. À droite encore, un autre tableau à l'huile représentant l'atelier, un peu plus tard que le tableau décrit plus haut, sur lequel on voit que la pièce commence à se charger⁸.

7. D'après Hyacinthe Rigaud. *Inventaire du fonds français. Graveurs du XVIII^e s.*, Pierre Drevet, n° 39.

8. François Maréchal a aussi représenté cet atelier dans une pointe sèche de 1988 : « Le graveur et son modèle » (*Maréchal : grabador / graveur, op. cit.*, p. 202).

La pièce numéro quatre n'est pas bien grande. Elle n'a pas de fenêtre, juste une porte, condamnée, donnant probablement sur la cour intérieure. Au milieu trône une presse à taille-douce fabriquée par Marciel Azañon, de Madrid. À gauche en entrant, il y a une autre presse, mais celle-ci pour la typographie, à pression verticale comme une presse de notaire ; il y en a une autre plus petite au fond à droite. Sur le mur de gauche, passé l'inévitable sac en plastique bourré de sacs en plastique, on voit l'affiche de l'exposition Munakata à la Maison de la culture du Japon à Paris en 2007. Puis, de notre artiste, la *Tasse de café* (une tasse de café « *con leche* » vue de dessus, bois gravé en couleurs en 1969⁹), *Le Retour de l'enfant prodigue* (qu'il a nommé Père et Fils, bois de fil, 1976¹⁰), un *Coquillage* gravé au burin (1978)¹¹, une *Jeune Andalouse* en buste également au burin (1980)¹², une épreuve unique coloriée au pochoir des *Pantins de mon atelier* dédiée à sa « muse » en 1981¹³, l'affiche d'une exposition à la Caja postal de Madrid en 1988 : *El Grabado en la España ilustrada / Estampas de la imprenta real*, une épreuve d'une estampe en couleurs signée Santos Diaz, *Aleluyas Propividas II* (1974) qui lui est aimablement dédiée. Sur le mur du fond, un tableau à tendance surréaliste peint à l'acrylique représente des cadavres emballés dans des sacs et reposant sur les marches d'un escalier, puis une loutre dans son refuge, peinte à l'huile, et une tête de lion de même – le tout de la main de Maréchal (l'artiste a beaucoup travaillé le bestiaire, surtout en gravure, mais aussi en peinture) – ainsi qu'un bois gravé montrant la Mort avec sa faux et un corbeau¹⁴, un autre daté de 1977 montrant des mains¹⁵, à côté d'une image populaire moderne de Barcelone, coloriée, montrant un imprimeur typographe au travail. Dans l'angle, un bois gravé représentant une momie amérindienne est enserré de vraies cordes, comme pour une installation¹⁶. Au mur, notons un burin figurant un *Cerf à l'agonie*, gravé en 1979¹⁷.

III. 4. François Maréchal dans son atelier. Photo M. Préaud.

9. Absent des catalogues.

10. Maréchal : *grabador / graveur*, op. cit., p. 151.

11. Op. cit., p. 98.

12. Op. cit., p. 351.

13. Absent des catalogues.

14. Absent des catalogues.

15. *Mains qui luttent*, op. cit., p. 409. Les mains sont un sujet qui le fascinent, elles occupent une section particulière du catalogue de l'œuvre gravé de 1994, de la p. 408 à la p. 423.

16. Gravure en bois de fil de 1976, intitulée *Le Cri final*, op. cit., p. 226, d'une série de momies particulièrement impressionnantes.

17. Op. cit., p. 109.

III. 5. François Maréchal, *Il reste la couronne*, BnF, département des Estampes et de la Photographie, Dg-1 Boîte Fol.

Sur la cloison fermant la pièce à droite, à demi masqués par une accumulation de boîtes d'encres diverses et de bombes de peinture, on remarque un bois gravé en couleurs de 1967, *En los jardines de la luna*¹⁸, et l'affiche d'une exposition de *La Estampa contemporanea en España* à l'académie de San Fernando (dont François Maréchal est membre correspondant). Il y a aussi, quelque peu entassées, des boîtes formant des assemblages, des montages où se mêlent estampe, gravure et peinture.

Je ne fais que jeter un coup d'œil un peu affolé sur la pièce numéro trois, c'est-à-dire la cuisine, que l'artiste appelle le labo, éclairée par une fenêtre donnant sur le patio. Seul l'habitué des lieux peut s'y retrouver ; encore faut-il qu'il soit prudent dans ses manipulations...

Je ne dirais pas que la pièce numéro deux est plus spacieuse que la première, mais on peut presque y faire trois pas à l'aise. Sans doute l'artiste la fréquente-t-il moins. Aussi est-ce le lieu où s'entassent la documentation et l'ennuyeuse paperasse, dans des dossiers et des boîtes en carton, qui débordent des étagères, de l'armoire à glace et de l'armoire métallique bleu Gauloises. François Maréchal me montre, étendue devant lui et le masquant presque entièrement, une épreuve du portrait de Qi Baishi, qui selon lui a révolutionné la peinture chinoise, gravée au burin dans du Suregrave – produit qui remplace avantageusement le bois debout, surtout pour de grandes surfaces. Sur le mur du fond est accrochée une succession d'autoportraits peints à l'huile depuis 1965 jusqu'à 2005 (le dernier étant exécuté à l'aide d'un miroir convexe).

Sur la cloison mitoyenne à la pièce numéro un, je note encore un grand tableau à l'huile avec un vol de perroquets, deux estampes : un *Hommage à Vincent (Van Gogh)* de 1980¹⁹ et une *Tête de paysan* de 1979,

18. Absent des catalogues.

19. *Op. cit.*, p. 177.

et un cadre dans lequel voisinent des reproductions de tableaux d'Ensor et d'estampes de Posada, à qui il a d'ailleurs rendu un bel hommage dans une gravure de 2002²⁰. Car le macabre est un des domaines de prédilection de François Maréchal, ce qui le rend plus espagnol encore.

Je croyais avoir fait ainsi le tour de l'atelier. Mais François Maréchal déborde d'activité, de l'aube claire jusqu'à la nuit tombée. Et son atelier déborde aussi. Il possède ce lieu déjà mentionné qui, à Aix-en-Provence, abrite sa presse Stanhope. Mais aussi, plus près, à une petite centaine de mètres, au numéro 14 de la calle Joaquín María López, tout à côté du Horno de Juan (« Le Four de Juan », où l'on peut déguster du cochon et de l'agneau de lait rôtis fondants sous la langue), un deuxième atelier. Moins chargé que le premier, car occupé depuis moins longtemps, et consacré à la peinture et aux encres, pas à la gravure (aussi en parlerai-je moins), il est tout en longueur. C'est une ancienne galerie de tableaux, dont Maréchal a masqué avec du tissu la vitrine donnant sur la rue.

Sur le côté gauche, en entrant, sous plusieurs tableaux peints à l'huile représentant d'énormes vagues, une belle encre où sont figurés des barracudas, et une autre sur laquelle un olivier paraît très asiatique. Un cabinet chinois de bois noirci avec des tas de tiroirs semblables pour ranger l'infinité de pinceaux différents qu'exige le travail de l'encre. Des pinceaux de toute espèce, il y en a encore un grand nombre sur le côté droit de la pièce. Ils sont même très bien rangés, ce qui surprend, et donne à l'ensemble l'aspect d'un décor de cinéma.

Dans la pièce du fond, passé les étagères où sont rangés les pigments dans leurs flacons de verre, un grand meuble en métal peint en noir, dont les multiples tiroirs portent des étiquettes blanches : *Tizas* (craies), pastel, *fotos*, *cola conejo* (colle de lapin), etc., et dont le plan supérieur est surchargé de céramiques et d'objets divers. Par-ci par-là, quelques crânes, tantôt en plastique, tantôt en d'autres matières.

Sur des chevalets ou appuyées contre les murs, plusieurs toiles annoncent une exposition pour novembre dans une galerie madrilène qui, dit-il, ressemblera davantage à une boucherie qu'à autre chose, car on y trouvera un cochon écorché, une accumulation de têtes de moutons, des lapins dépiautés, mais aussi, par bancs entiers (ce qui fera selon moi ressembler aussi la galerie à une poissonnerie), des harengs saurs, des rougets, des sardines, des loups (ou des bars, je ne sais le nom qui prévaut à Madrid) et des crevettes.

Sur le mur opposé, quelques petits tableaux érotiques plutôt rigolos, d'ailleurs davantage de l'ordre du divertissement que de la problématique picturale. Mais les sujets érotiques ne manquent pas dans son œuvre gravé, occupant les pages 442 à 487 du catalogue de 1994²¹, sans compter les ex-libris de même nature, dont on sait que les collectionneurs sont friands. Maréchal appartient à plusieurs associations d'ex-libristes, ayant produit grand nombre de ces vignettes.

Il y aurait sans doute beaucoup à dire encore, et ce que j'ai noté, moi, un autre l'aurait peut-être négligé, et vice versa : je n'ai pas décrit chaque tableau, chaque estampe, chaque objet visible, je n'ai pas ouvert les tiroirs, pas fouillé dans les papiers. Si l'artiste n'est pas secret, il est discret, et l'on ne peut pas poser de questions sur tout. L'image de son atelier est évidemment le portrait de François Maréchal, mais un portrait flou, avec des vibrations d'un âge à l'autre, qui fonctionne comme notre mémoire, où les souvenirs de tout à l'heure se télescopent avec ceux de l'enfance et avec des réflexions sur demain. D'une certaine façon, il se masque sous l'abondance des références, comme on se perd dans la foule pour échapper aux regards. Et ce déguisement fait partie du portrait.

20. François Maréchal : *Grabados (Colección del autor)*, Fuendetodos, 2003, p. 49.

21. Il a illustré de seize bois de bout une sélection de textes de Ramón Gómez de la Serna, Senos, Madrid, L'artiste, 1992 (*Maréchal : grabador / graveur*, op. cit., p. 468-472).